

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 29 (1999)
Heft: 11

Artikel: Le temps du rationnement
Autor: Felder, Roland
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827926>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le temps du rationnement

Avions-nous vraiment conscience d'être des privilégiés? René, notre petit cousin de sept ans, et Laly, sa maman, étaient arrivés de France l'automne précédent. Ils avaient tout perdu. Pour fuir devant l'armée allemande, ils avaient marché, marché, marché, tellement marché qu'ils n'avaient plus de semelles à leurs galoches.

Nous les logions dans la chambre du galetas. Une chambre aux murs blancs, dans laquelle nos parents avaient installé un grand lit et une petite armoire.

Dans cette chambre, il y avait également une large étagère à douze rayons où l'on stockait les pommes et les poires pour l'hiver. Il y avait aussi deux couveuses, de cent vingt œufs chacune, pour la production de poussins. Ces couveuses électriques fonctionnaient au rythme d'une éclosion toutes les trois semaines environ. Quand tous les poussins n'étaient pas vendus dans les vingt-quatre heures, il fallait élever le surplus. Pour cela, une grande caisse chauffée par une lampe infrarouge et une vaste cage en treillis, munie d'un double-fond en tôle pour recueillir les fientes, complétaient le mobilier.

Les poussins prospéraient rapidement et modifiaient d'autant l'ambiance de la chambre de nos hôtes. En effet, la volière devenait bruyante, mais, surtout, le doux parfum des fruits en maturation était rapidement dominé par celui, plus âcre et moins agréable, des animaux. Pourtant, René et sa maman ne se plaignaient jamais.

Après avoir vécu l'exode, nous disaient-ils, c'est le paradis. Que pouvaient-ils trouver de paradisiaque dans cet habitat?

Naturellement, pour notre père, cette production était un hobby, mais il en avait besoin pour arrondir son salaire, car, avant l'arrivée de nos pensionnaires, il y avait déjà quatre gosses autour de la table de la cuisine. Yvette et Janine, les aînées, avaient respectivement treize et

douze ans. J'étais le troisième et notre petit frère, Bernard, avait sept ans, comme René. Comme ils s'entendaient bien, ces deux-là! Quoique différents de taille et de caractère, ils se complétaient comme le pouce et l'index.

Dans ce petit village de La Côte, la vie se déroulait presque paisiblement. Beaucoup d'hommes étaient mobilisés et ceux qui restaient assumaient des fonctions précises dans l'économie rurale et la garde locale.

La radio et la presse écrite nous informaient de la situation du monde. Nous savions donc que, tout autour de nous, l'Europe était à feu et à sang.

Du reste, de notre appartement, nous observions la rive savoyarde du lac Léman. Souvent, nous y remarquions des incendies et nous savions que les F.F.I. (Forces françaises de l'intérieur) se manifestaient contre l'occupant. Nous apprenions aussi qu'il y avait de dures représailles et, quand les adultes en parlaient, il se dégageait toujours de leurs récits une très vive émotion.

C'était aussi le temps du rationnement. Toutes les denrées alimentaires étaient soumises au contrôle. Les commerçants attachaient plus d'importance aux coupons d'alimentation qu'au paiement des produits. Nos parents travaillaient beaucoup et savaient aussi nous occuper. Un immense coin de terre, loué à des paysans, était devenu notre jardin potager. Nous y cultivions toutes sortes de légumes, les pommes de terre, les choux, y compris ceux pour la choucroute, les fraises et, à l'ombre d'un grand noyer, des raisinets, des cassis, des framboises et des mûres. Sous l'œil vigilant du père, il fallait bêcher, planter, sarcler, arroser et récolter.

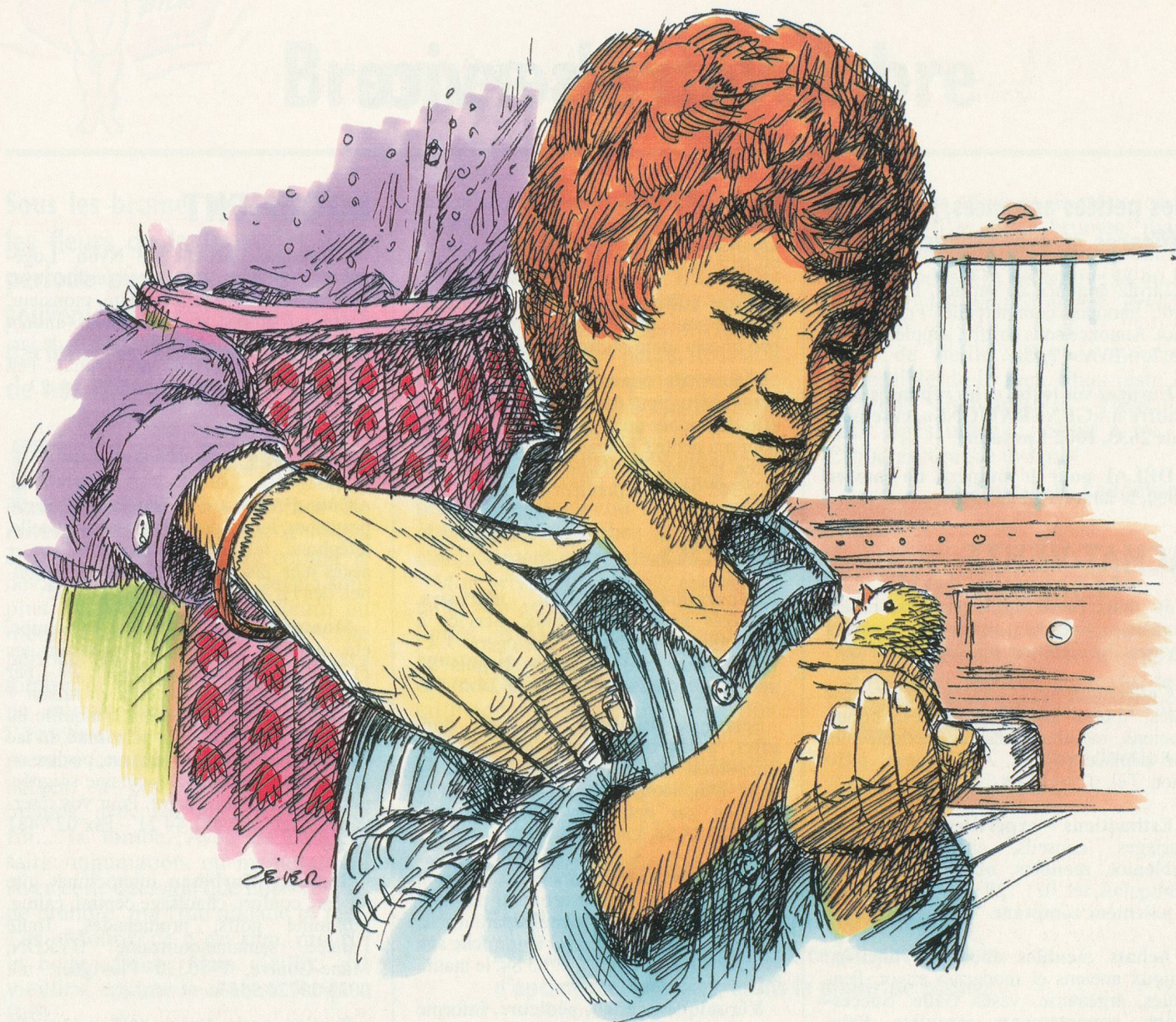
Les lapins, ainsi que les pigeons, étaient placés sous ma responsabilité, tandis que Janine s'occupait des poules. Le plus délicat était le

ramassage des œufs dans les nids trappes. Les poules étaient baguées et le numéro des bagues devait être relevé sur une feuille de contrôle afin d'être renseigné sur la qualité de la pondeuse. Yvette aidait surtout au ménage et à la cuisine.

Les deux petits lurons étaient réquisitionnés dans l'un ou l'autre des secteurs... quand ils n'avaient pas filé discrètement pour enfumer un terrier et taquiner le renard ou autres aventures forestières, desquelles ils rentraient ébouriffés et crottés.

Il y avait aussi la cueillette des cerises. La commune possédait de nombreux cerisiers dont elle vendait les récoltes pour une mise publique. Les arbres difficiles à cueillir, parce qu'ils étaient mal placés ou ne possédaient pas de branches basses, ne trouvaient pas d'amateur. Alors, papa les obtenait pour pas cher. Il y avait l'arbre à cinq francs, le plus redouté des cueilleurs. On devait gravir dix-huit échelons avant que quelques feuilles ne nous masquent à peine le chemin caillouteux, juste au-dessous de nous. Pour les fruits, on devait monter encore. Bonjour le vertige! Comment cueillir, quand on a besoin de ses deux mains pour s'agripper? Heureusement, Laly était là. Seule adulte, elle assumait, sans commentaires. Elle cueillait, elle ne se moquait pas; mieux encore, le soir, en dégustant le clafoutis, elle ne faisait même pas allusion à ses petits collaborateurs.

A la cuisine, c'était le temps des confitures, des conserves, des tartes et autres desserts dont maman avait le secret. Les surplus étaient mis en tonneau. Papa veillait à la fermentation. Quand la distilleuse s'installait au village, il n'était pas peu fier de sa bonbonne de kirsch. Mais de toutes nos activités, celle qui nous laisse les souvenirs les plus fabuleux, c'était bien le temps du glanement.



Dessin Urs Zeier

Dès que les paysans avaient ramassé les premières moissons et les râtelures, les champs étaient livrés aux glaneurs et glaneuses. Tôt le matin, toute la brigade était sur place, chacun et chacune équipé d'un petit sac blanc, accroché à la ceinture par une ficelle. «Les épis coupés sont plus importants que la paille», nous disaient et nous répétaient les adultes. Au début, la cohorte était joyeuse. Mais, courbés des heures durant sous un soleil de plomb, on finit par se faire mal au dos.

La pause de midi était toujours bienvenue. Elle était courte, papa nous apportant le repas sur place. Il venait à vélo, attelé d'une remorque. Il mangeait avec nous et partait

repandre son travail, en emportant la récolte du matin. Le soir, il venait nous chercher. Il glanait avec nous jusqu'à la nuit tombante, puis chargeait à nouveau la remorque et nous rentrions, fatigués mais contents.

Le temps des glanes durait environ trois semaines à un mois. Tous les jours, on recommençait. Quelquefois, un jour de pluie était le bienvenu. On en profitait pour transformer les glanes en gerbes. De grosses herbes très lourdes que le père serrait avec des liens de couleur empruntés à un paysan voisin.

Vers le milieu de septembre, un samedi, la société du battoir mettait la batteuse à disposition des familles. Ce jour très attendu était un jour de fête. Quelle famille détiendrait

le record en kilos de grain? La compétition dépendait forcément du nombre de personnes que comptait le groupe, et bien sûr de la présence permanente ou non d'un ou plusieurs adultes.

Là, une fois de plus, grâce à Laly, nous avions toutes nos chances. Quatre cent vingt-huit kilos de grain cette année. Bravo... Bravo et merci, René, petit cousin, de nous avoir prêté ta maman. Ce soir, une fois de plus, nous aurons un bon repas, il y aura de la pâtisserie pour le dessert. C'est peut-être comme ça au paradis. Oui, nous étions vraiment des privilégiés.

Roland Felder